LISISTRATA

OU

LES ATHÉNIENNES.

LISISTRATA

OU

LES ATHÉNIENNES,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

IMITÉE D'ARISTOPHANE;

Dont les représentations ont été suspendues par Ordre.....

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

A PARIS,

CHEZ { HURET, Libraire, rue Vivienne, n°. 8;
CHARON, Libraire, passage Feydeau.

AN X DE LA RÉPUBLIQUE.

A MES LECTEURS.

Je vous dédie ce petit ouvrage, hommes honnêtes qui avez des mœurs, et qui ne croyez pas qu'une plaisanterie, même un peu libre, soit incompatible avec la vertu.

Je vous l'offre aussi, femmes fidelles qui aimez vos maris, et qui préférez les libertés *de vos époux, aux décens propos de mille amans.*

Je vous l'offre encore, jeunes demoiselles, qui ne voyez point d'indécence dans l'amour des papas et des mamans, et qui voulez être mamans à votre tour, pour être bien aimées de vos maris et de vos enfans.

C'est à vous aussi que je l'offre, lecteurs aimables, qui ne jouez pas sur le mot, qui ne cherchez pas des équivoques, et qui ne tourmentez pas une expression pour y trouver ce que l'auteur a cru devoir cacher aux regards modestes.

*Je vous l'offre enfin, littérateurs honnêtes et éclairés qui avez examiné ma pièce, qui m'avez donné des avis et non des ordres, qui m'avez su gré d'avoir gazé les tableaux d'*Aristophane, *et qui avez permis la représentation de* Lisistrata, *parce que je m'étais contenu dans des bornes que les plus grands maîtres m'avaient permis de passer.*

Je ne vous l'offre pas à vous, femmes galantes, ou filles suspectes; vous y trouveriez trop, *en public, et* trop peu, *en particulier.*

Je ne vous l'offre pas, censeurs sévères, moralistes chagrins, lecteurs scrupuleux, gens de goût que Molière révolte, ni à vous enfin, esprits trop pénétrans, qui ne voyez jamais dans un ouvrage ce que l'auteur y présente, mais toujours ce que vous pensez.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

CETTE Comédie, que les journaux ont long-tems annoncée comme retardée par indisposition, a été réellement suspendue par ordre..... N'ayant pas le droit de discuter les motifs de cette suspension, je m'y suis soumis en retirant l'ouvrage; mais quand on a voulu me faire subir une seconde et *nouvelle* censure, et me dicter des corrections d'un *nouveau genre*, je me suis refusé à un acte d'obéissance qui ne m'est commandé par aucune loi.

Je déclare donc que je ne songerai à remettre cette pièce au théâtre, que quand je saurai combien de censures un auteur doit subir, combien de fois il doit faire

des corrections par ordre, combien de personnes ont le droit de lui en prescrire, et quel âge doit avoir une comédie pour être assimilée à l'ancien répertoire qu'on ne corrige plus.

PRÉFACE.

Ce petit ouvrage m'a valu presque autant d'injures que s'il était bon, et des reproches aussi graves, que s'il était d'une grande importance. Quelques journalistes sévères, amis des mœurs, et scrupuleux jusqu'à la pruderie, l'ont présenté comme un modèle d'indécence et d'*immoralité*. Ce dernier mot est nouveau ; c'est sans doute, pour cette raison, qu'il a fait une si grande fortune ; on l'entend, on le lit partout, et l'on peut dire, à la manière de Figaro, qu'il fera bientôt le fonds de notre langue. N'importe ! il est à la mode, et je m'en servirai sans tirer à conséquences.

Mais ceux qui l'emploient à tous propos, devraient bien lui donner une acception fixe, et ne pas le faire constamment synonyme d'indécence, car alors le néologisme serait inutile : je vais tâcher d'en déterminer le sens.

Ce qui est indécent, n'est pas toujours

immoral; et ce qui est *immoral*, n'est pas toujours indécent. Il y a plus, une chose peut être indécente et morale; une chose peut être *immorale* et décente. La scène de Tartuffe peut paraître indécente; mais sans doute elle est *morale*, puisque le vice y est démasqué, et dès-lors puni. Dans d'autres ouvrages, des hommes aimables séduisent une femme ou une fille honnête, et n'emploient, en la trompant, que les expressions les plus chastes, et les termes les plus délicats; ces hommes sont décens; je demande s'ils sont *moraux*.

Voyons maintenant lequel de ces deux reproches a mérité ma Lisistrata. Des femmes s'ennuient d'une guerre qui les prive de leurs époux depuis plusieurs années. Il n'y a là rien d'*immoral*, et nous serions charmés que nos femmes n'eussent jamais d'autres inquiétudes.

Ces femmes emploient toutes les ressources de l'imagination pour faire finir cette guerre, et pour posséder leurs maris. Lisistrata leur propose un moyen; c'est de leur tenir rigueur, de se refuser à leurs caresses, d'être cruelles

enfin, jusqu'à ce qu'ils aient fait une paix solide et durable. Le projet sourit à ces dames, et elles s'engagent par serment à l'exécuter. Mérion, mari de Lisistrata, instruit de ce complot, le déjoue, par un moyen comique; il affecte autant de froideur, que sa femme a juré d'en avoir pour lui. Celle-ci se dépite de ne pouvoir signaler sa résistance, l'amour-propre offensé fait oublier le serment, elle devient aussi tendre qu'elle devait être cruelle, et elle finit par demander un seul baiser au mari qui la quitte, et à qui elle devait le refuser. Je demande ce qu'il y a d'*immoral* dans cette fable.

Il faut que ces femmes aiment bien leurs maris, puisqu'elles emploient les moyens même les plus bisarres pour les retenir près d'elles. Il faut que ces femmes soient bien fidelles, car, si des amans les eussent consolées des ennuis de l'absence, elles seraient moins empressées à redemander leurs époux. O mes concitoyens! je vous souhaite à tous des femmes pareilles; et Dieu vous préserve de ces prudes qui crient sans cesse à l'indécence et au scan-

dale! Les dragons de vertu ne sont pas toujours des modèles de *moralité*.

Le fonds n'étant point *immoral*, voyons si l'expression en est indécente.

Je porte le défi aux censeurs scrupuleux de trouver dans toute cette pièce une seule expression, un seul mot qui puisse offenser la pudeur. Il n'y est question littéralement que d'un embrassement, d'un baiser. Je sais qu'une imagination libertine va toujours au-delà de l'expression; je sais qu'on se plaît à soulever le voile de la décence: mais suis-je coupable de l'extension que vous donnez à ma pensée, et quel ouvrage de théâtre pourrait résister aux commentaires d'une réflexion maligne?

Si *Lisistrata* vous choque, que direz-vous du *Tartuffe*, de l'*École des Femmes*, de *Georges Dandin*, du *Médecin malgré lui*, des *Vacances des Procureurs*, de *la Femme juge et partie*, et de cent pièces du Théâtre français?

Que direz-vous d'*Amphitrion?* C'est là que le fonds doit vous paraître *immoral*; il ne

s'agit pas seulement dans cette comédie d'un mari trompé, ce que Molière nomme en un seul mot, mais d'un mari qui l'est autant que faire se peut; images et expressions indécentes, tout s'y trouve.

Proscrirez-vous à l'Opéra comique, ce que vous permettez au Théâtre français? Des femmes qui desirent leurs maris vous révoltent, et vous voulez bien voir des maris qui desirent les femmes des autres. Et si j'avais placé dans *Lisistrata* la scène de *Sosie* et de *Cléantis*, auriez-vous sifflé au Théâtre Feydeau, ce que vous applaudissez au Théâtre de la République? Je vous demande maintenant s'il y a dans *Lisistrata* une seule expression, une seule image, semblables à celles des comédies que je viens de citer.

Mais ces pièces sont bonnes, direz-vous, et la mienne est mauvaise. Il serait plaisant de soutenir qu'un ouvrage faible et médiocre fût plus dangereux, plus séduisant, et fit plus d'impression qu'un chef-d'œuvre.

Excusez-vous les Comédies immorales et indécentes, par cela seul qu'elles sont anciennes? Ce serait un raisonnement bien futile. L'effet que produit une pièce de théâtre, ne dépend-il pas de sa représentation? L'impression qu'elle fait ne se renouvelle-t-elle pas chaque fois qu'on la joue? Si elle est dangereuse, si elle est indécente, ira-t-on consulter sa date, pour savoir si l'on doit en rougir? Si mon ouvrage se jouait à la Comédie française, il serait assez comique de voir des prudes s'y offenser des indécences qu'elles y devinent, et rire ensuite de bon cœur à une autre pièce où les indécences seraient à découvert.

Quelques ennemis du drame ne cessent de crier: faites-nous rire; et bientôt, moralistes hypocrites, ils crient à l'indécence et à l'immoralité, quand il n'y a rien d'indécent que dans leur imagination.

Je le répète, *Lisistrata* ne passe pas les limites que *Thalie* trace à la gaîté; elle se tient même loin des frontières qu'occupent

tant d'autres auteurs comiques. La jeune fille qui ne sait rien, n'y apprendra rien; la jeune fille instruite qui a des mœurs, n'y verra que ce que j'y ai montré ; la jeune fille sans mœurs n'y verra jamais tout ce qu'elle voudrait y voir.

Cette bagatelle ne méritait ni une discussion sérieuse, ni *un ordre de suspension*, ni le courroux de ceux qui ont lu Molière.

PERSONNAGES.

MÉRION, général des Athéniens.
DARÈS, mari de Carite.
LISISTRATA, femme de Mérion.
CARITE, nièce de Lisistrata et femme de Darès.

THISBÉ,
CLÉONE,
NYSA,
CÉPHISE,
DAULIS,
ÉGINE,
MÉLITE,
CYANE,
} Jeunes Athéniennes.

GLAUCA,
CYMODOCÉ,
CRISSA,
PANOPE,
SPIO,
ACTEA,
PROTO,
ASTIOCHE,
} Vieilles Athéniennes.

MACHAON, Esclave Scythe.
THAIS, femme de Machaon.

L'action se passe à Athènes, dans la maison de Lisistrata.

LISISTRATA

OU

LES ATHÉNIENNES.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISISTRATA, CARITE.

LISISTRATA.

Console-toi, ma chère Carite; ton époux et le mien reviendront bientôt dans leurs foyers.

CARITE.

Ah! ma chère tante, il y a si long-tems que j'espère... je commence à désespérer.

LISISTRATA.

Eh bien! moi, femme d'un des premiers officiers de l'armée, je veux faire finir une guerre qui depuis si long-tems désole la plus belle partie de la Grèce. Je veux réconcilier avec les farouches Spartiates, ces braves et légers Athéniens, qui seraient les plus aimables des hommes, s'ils voulaient l'être un peu plus souvent avec leurs femmes.

CARITE.

Ah! ma tante, comment puis-je avoir confiance dans vos promesses? Athènes et Lacédémone ont juré la perte l'une de l'autre. Dix ans de succès balancés n'ont fait qu'accroître leur orgueil et aigrir leur haine, et vous voulez forcer ces deux peuples ennemis à faire la paix?

LISISTRATA.

AIR *des Trembleurs.*

N°. 1.

Oui, quand dix ans de tapage,
De combats et de carnage,
De malheurs et de ravage
N'ont pu calmer leur courroux,

Quand la Grèce désespère
D'une paix si nécessaire,
Moi seule je veux la faire....

CARITE.

Ma tante, dépêchez-vous.

O ma chère Lisistrata, que je vous aurais d'obligations! Mariée depuis deux ans, je n'ai vu mon mari que le jour de mes nôces. Il a quitté le lit nuptial pour aller se battre; depuis deux longues années il ne fait que cela, et en vérité, il aurait ici des occupations plus agréables.

AIR : *L'intrigue gouverne le monde* (des Sabines).

N°. 2.

Qu'elles sont longues les journées
Loin de l'objet de notre amour!
Mes regrets durent des années,
Mon bonheur n'a duré qu'un jour. (*bis.*)
Transports que ce jour a fait naître,
Plaisirs d'amour, momens charmans,
Il fallait ne pas vous connaître,
Ou vous connaître plus long-tems. (*bis.*)

LISISTRATA.

Vous vous plaignez, ma nièce, et que diriez-vous, si, comme moi, vous étiez séparée de votre époux depuis dix mortelles années.

CARITE.

Oh! vous l'avez vu de tems en tems.

LISISTRATA.

Oui, quand la lassitude forçait ces méchans à s'accorder quelques trèves. Mais ils ont toujours eu soin de faire la campagne bien longue, et la trêve bien courte.

CARITE.

AIR : *Il faut quitter ce que j'adore.*

N°. 3.

Quelle est donc la funeste gloire
Qu'ils vont chercher dans les combats?
Mieux vaut accorder la victoire
A des amans qu'à des soldats.
Toujours Mars désole la terre,
L'Amour la console souvent;
Si Pluton desire la guerre,
L'Amour veut un héros vivant. (*bis.*)

LISISTRATA.

Tu as bien raison, Carite. L'espèce diminue sans se reproduire, c'est ce qui a fait dire à nos philosophes qu'en tems de guerre, la population se détruit positivement et négativement

AIR : *Lorsque vous verrez un amant.*

N°. 4.

De nos inflexibles maris
La fureur endurcit les ames ;
De Sparte ils égorgent les fils,
Et n'en donnent point à leurs femmes.
Minos saura les en punir,
Car il inscrit sur le grand livre,
Et les hommes qu'on fait mourir,
Et ceux qu'on empêche de vivre (1). (*bis.*)

CARITE.

Et comment prétendez-vous faire cesser cette guerre cruelle ?

LISISTRATA.

Tu le sauras quand toutes nos femmes seront rassemblées. J'ai convoqué, et j'attends ici les premières de notre ville. Leur intérêt me répond de leur assentiment. Ainsi quand des hommes qui devraient être amis, se battent et se détruisent, des femmes qui devraient être ennemies, vont s'unir et vivre en bonne intelligence. N'est-ce pas déjà, ma chère Carite, un assez grand prodige opéré par Lisistrata ?

CARITE.

Ma tante, aurai-je l'honneur d'assister à votre auguste assemblée ?

LISISTRATA, *gravement.*

Vous y serez, ma nièce.

---

(1) Je pouvais dire plus clairement : en tems de guerre on tue des hommes, et l'on fait moins d'enfans. Cette vérité si évidente ne pouvait causer aucun scandale ; et les scrupuleux ont crié à l'indécence, parce que je l'ai exprimée moins grossièrement.

Le public y a ri, et n'a point improuvé.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTES, MACHAON.

CARITE.

Voici votre esclave.

LISISTRATA.

Approche, Machaon, que me veux-tu?

MACHAON.

Grande dame, ce sont les élégantes Athéniennes qui viennent se rendre à la convocation.

LISISTRATA.

Toutes celles que j'ai appellées „y sont-elles?

MACHAON.

Non, je crois qu'il manque encore les plus jolies; celles-là ont coutume de se faire attendre.

LISISTRATA.

Les femmes de ton pays ressemblent-elles aux nôtres?

MACHAON.

Non, madame. Les femmes Scythes ne se font jamais attendre, mais en revanche elles n'attendent jamais.

CARITE.

Elles ne ressemblent pas aux Athéniennes.

LISISTRATA.

Fais entrer ces dames sous le portique.

MACHAON.

Elles y sont, madame; et il y a, sans doute, quelque chose qui les échauffe, car elles font un bruit qu'on n'entendrait pas Jupiter tonner.

CARITE.

Que tu plaisantes grossièrement!

MACHAON.

Je plaisante comme un Scythe.

LISISTRATA.

Et tu bois de même.

MACHAON.

C'est vrai.

LISISTRATA.

Écoute, tu n'introduiras ces dames que quand le nombre sera complet. Alors elles entreront avec solemnité, en chantant l'hymne au Silence.

MACHAON.

Ces dames chanteront, dites-vous...

LISISTRATA.

L'hymne au Silence.

MACHAON.

Le Silence les entendra.

LISISTRATA.

C'est pour les avertir qu'il faudra garder le secret.

MACHAON.

Je vais faire des libations pour le succès de votre entreprise.

LISISTRATA.

Ecoute. A-t-on des nouvelles de l'armée?

MACHAON.

D'affreuses, madame.

CARITE.

Grands Dieux! qu'est-il arrivé?

MACHAON.

On dit qu'ils ont détruit toutes les vignes.

LISISTRATA.

Imbécille!

MACHAON.

Madame, mille buveurs font moins de mal au monde qu'un conquérant.

CARITE.

Il n'a pas tort.

LISISTRATA.

Tu n'aimes pas la guerre.

MACHAON.

Non; je ne la fais pas en personne.

AIR : *Monsieur le Prévôt des Marchands.*

N°. 5.

Je sais que nos braves soldats
Vont à la mort comme au repas;
Mais je n'ai garde de les suivre,
Car pour bien servir mon pays,
Les Dieux m'ont ordonné de vivre :
Je suis pieux, et j'obéis.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

LISISTRATA, CARITE.

CARITE.

DITES-MOI, ma tante, quelles sont les femmes que vous avez convoquées?

LISISTRATA.

Les notables de notre ville, huit jeunes et huit vieilles; en voici la liste : jeunes Athéniennes, Thisbé, Cléone, Nysa, Céphise, Daulis, Égine, Mélite et Cyane. Vieilles Athéniennes : Glauca, Cymodoce, Crissa, Panope, Spio, Actea, Proto et Astioche.

CARITE.

Pourquoi ce partage égal de jeunes et de vieilles?

LISISTRATA.

Pour éviter le reproche de partialité. Elles doivent toutes également desirer le retour de leurs maris; les femmes âgées,

parce qu'elles n'ont plus de tems à perdre ; et les jeunes, parce qu'elles ont du tems à gagner. Mais quel bruit entends-je ?

CARITE.

C'est l'hymne au Silence.

LISISTRATA.

Voici l'aréopage féminin ; recueillez-vous, ma nièce, les mystères vont commencer.

CARITE.

Le cœur me bat.

LISISTRATA.

Faites le taire.

SCÈNE IV.

LISISTRATA, CARITE, LES FEMMES ATHÉNIENNES.

CHŒUR et MARCHE.

AIR : *Du carillon de Dunkerque.*

N°. 6.

Silence, dieu discret
Et muet ;
Descends du haut des cieux
En ces lieux :
Fais qu'on n'y parle pas,
Ou du moins qu'on parle bas.

Pénètre dans mon ame,
Prends pitié d'une femme,
Qui veut pour une fois
Se soumettre à tes lois ;
Empêche qu'on ne glose,
Et tiens ma bouche close...

Il s'agit d'un instant
Important.
Descends, aimable dieu,
Dans ce lieu,
Et fais qu'au moins en ce jour
On ne parle qu'à son tour.

LISISTRATA.

Mesdames et tendres amies, le sujet qui nous rassemble dans

cette enceinte, est bien important, bien grave, et bien intéressant pour le cœur d'une femme.

TOUTES.

Parlez, parlez.

LISISTRATA.

Je vous conjure de me prêter la plus scrupuleuse attention.

TOUTES.

Oui, oui.

LISISTRATA.

Sans m'interrompre....

ASTIOCHE.

Sans vous interrompre.

TOUTES.

C'est juste, c'est juste.

LISISTRATA.

Le silence que vous m'accordez est d'un augure favorable pour le succès de mon entreprise.

TOUTES.

Nous écoutons.

LISISTRATA.

Vous connaissez et vous sentez aussi vivement que moi....

TOUTES.

Nous sentons.

LISISTRATA.

Aussi vivement que moi....

ASTIOCHE.

C'est dit, c'est dit.

LISISTRATA.

Aussi vivement que moi, les maux occasionnés par la guerre du Péloponèse....

SPIO.

Nous savons, nous savons.

LISISTRATA.

Par la guerre du Péloponèse, qui dure depuis dix ans....

SPIO.

Quinze ans.

ASTIOCHE.

Vingt ans.

LISISTRATA.

Guerre qui nous prive de nos époux....

TOUTES.

Oh ! oui.

LISISTRATA.

L'absence d'un époux quand on a des mœurs, et quand on est fidelle comme vous et moi, est une privation dont je sens toute l'amertume.

ASTIOCHE.

Et moi.

SPIO.

Et moi.

TOUTES.

Et nous.

LISISTRATA.

Voilà mesdames et respectables amies....

ASTIOCHE.

Oh !

LISISTRATA.

Mesdames et tendres amies.

ASTIOCHE.

Ah !

LISISTRATA.

Voilà l'exposé succint des malheurs qui pesent sur cette belle partie de la Grèce, et principalement sur le sexe qui ne devrait connaître que les plaisirs et le charme de la vie.

ASTIOCHE.

C'est bien vrai cela.

LISISTRATA.

Nos maris passent leur vie dans les camps, ils gravissent sur

les rochers, ils se durcissent les mains, ils se hâlent au soleil brûlant de la canicule, ils s'habituent à marcher pesamment, leur regard devient plus fier que tendre, ils apprennent qu'ils peuvent vivre sans nous. Oh ! combien la guerre est affreuse !

ASTIOCHE.

Je vous arrête, Lisistrata; votre réflexion est d'une justesse admirable, et mérite qu'on y fasse une attention particulière. On n'avait pas avant vous détaillé les véritables malheurs de la guerre; cette gloire vous était réservée.

SPIO.

J'approuve l'observation.

TOUTES.

Approuvé.

LISISTRATA.

Ajoutez à cela qu'ils se font tuer ou blesser, et tout cela ce n'est pas pour nous qu'ils le font; car dans ce cas, la guerre serait plus supportable.

ASTIOCHE.

C'est tout simple.

LISISTRATA.

Ceci étant convenu, il s'agit donc de remédier aux maux incalculables qui résulteraient d'une part, de cette guerre cruelle; et de l'autre part, de l'absence de nos époux; car alors il y aurait constamment destruction sans reproduction, et la nature.....

TOUTES.

Fi !

LISISTRATA.

Écoutez; j'ai trouvé le remède.

SPIO.

Est-il possible ?

TOUTES.

Dites, dites.

LISISTRATA.

Comme je suis sûre de votre discrétion, je vais vous développer les moyens que mon génie m'a suggérés pour ramener

et fixer près de nous ces maris farouches qui sont plus amoureux de la gloire que de leurs femmes. Mais, écoutez, il faut d'abord que je sache si vous êtes décidées à faire tous les sacrifices pour parvenir à ce but desiré. Je vais d'abord consulter les plus jeunes.

ASTIOCHE.

Les plus jeunes ! Il n'y a parmi nous ni jeunes ni vieilles. Nous sommes toutes mariées, nous attendons toutes; mêmes nœuds, même impatience. Ainsi je ne sais pourquoi dame Lisistrata veut faire de nous deux classes distinctes, quand nous nous ressemblons toutes si parfaitement.

LISISTRATA.

C'est que je me défie des plus jeunes, comme ayant plus de faiblesse et moins d'expérience. Voyons, belle Cléone, feriez-vous tout au monde pour obtenir le retour de votre époux?

CLÉONE.

Je frémis des dangers d'une longue absence. On est jeune, on a un cœur, mille écueils environnent la jeunesse; ah! mes dames....

AIR : *Des fraises.*

N°. 7.

Je n'ose vous dire ici
Quelle crainte est la mienne;
Contentez-vous de ceci :
Il est tems que mon mari
Revienne, revienne, revienne (1).

LISISTRATA.

Et vous, tendre Cyane ?

CYANE.

Des songes affreux m'ont offert les images les plus sinistres. Je voyais mon époux exposé aux périls de la guerre, et à mes propres dangers, Morphée ne présentait à mon imagination

---

Ce couplet et les suivans ont le même refrain : *Il faut que mon mari revienne.* Le public a ri et applaudi; mais les scrupuleux n'ont pas voulu que les femmes desirassent le retour de leurs maris. On sait pourquoi elles le desirent, disaient-ils; je leur réponds : Pourquoi êtes-vous si savans ? Toutes les jeunes filles savent que les papas et les mamans couchent ensemble; je ne l'ai cependant point dit : sachez-moi gré de ma retenue.

que des monstres ennemis de l'hymen. A mes yeux, Jupiter enlevait Europe, Pan poursuivait Syrinx, Apollon saisissait Daphné et Actéon.....

ASTIOCHE.

Ces signes sont parlans.

CYANE.

Tourmentée du présent, effrayée de l'avenir, je priai la grande déesse de m'initier aux saints mystères que l'Egypte a révelés à la Grèce, par la bouche du divin Orphée.

AIR : *L'avez-vous vu mon bien aimé?*

N°. 8.

Quand je vis que l'humanité
N'est qu'un vase fragile,
Et qu'ici la fidélité
N'est pas vertu facile,
Je sentis palpiter mon cœur;
Et ne songeant qu'à mon honneur,
Pour le sauver,
Le préserver,
Je courus à l'oracle,
Voyant que pour le conserver,
Il fallait un miracle.

Une prêtresse d'Osiris,
Rendit le calme à mes esprits;
Me pérora,
Me rassura,
Et me montra
Sans imposture...
Les saintes lois de la nature.

Quand elle eut fini son discours,
Qui m'avait tant émue,
J'arrivai par mille détours
Au pied de la statue;
Je parlai, le dieu m'entendit,
Et son oracle répondit :
Va, ne crains rien,
Je conçois bien
Quelle peine est la tienne;
Mais dans l'instant,
Il est instant
Que ton mari revienne.

ASTIOCHE.

Les Dieux d'Égypte ont de la prévoyance.

LISISTRATA.

Et vous, jeune Thisbé?

THISBÉ.

Moi, je vous l'avouerai, mesdames :

AIR : *On compterait les diamans.*

N°. 9.

Pendant l'absence d'un époux,
L'Amour nous guette, et nous assiége ;
Et pour mieux s'assurer de nous,
Sous des fleurs il cache le piége.
J'ai résisté jusqu'aujourd'hui,
Voyez quelle force est la mienne !
Mais je suis seule et sans appui :
Il faut que mon époux revienne.

LISISTRATA.

Et vous, sage Mélite ?

MÉLITE.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

N°. 10.

Quand mon époux s'est arraché
Des lieux que charmait sa constance,
Mon faible cœur n'a point caché
Combien il redoutait l'absence.
Hélas ! à ces tristes instans
J'ai pleuré, qu'il vous en souvienne....
Mais s'il tarde encor quelque tems....

LISISTRATA.

Eh bien ? ... Achevez donc... Ah ! j'entends.

Vous aurez peur qu'il ne revienne.

Allons, ma chère Carite, achevez de fixer notre opinion.

CARITE.

Eh ! ma tante, de quoi peut-on jurer en ce monde ? Les dieux même conspirent contre nous. Quand l'hymen prêche, l'amour chante. Diane veut qu'on repousse les amans, Vénus veut qu'on les écoute. Les montagnes, les forêts, les jardins ont des dieux redoutables à l'innocence. Neptune sort des eaux, Pluton quitte le Tartare pour nous séduire....Comment peut-on exiger tant de force d'une faible femme qui a contre elle le ciel, la terre, les mers et les enfers ?

AIR : *Quand le bien aimé reviendra.*

N°. 11.

Quand mon cher époux reviendra,
Je jurerai d'être fidelle ;

Nul amant ne m'approchera,
J'en fais le serment à Cybèle.
Mais je soupire,
Mais je desire;
Hélas! hélas!
Et le méchant ne revient pas,

LISISTRATA.

Et vous, raisonnable Astioche?

AIR : *De la Marmote.*

Tout comme à vous, plus d'un amant
Me parle de tendresse,
Tout comme vous j'ai constamment
Écouté la sagesse;
Mais quoique votre fermeté
N'égale pas la mienne,
Il faut, pour plus de sûreté,
Que mon époux revienne.

LISISTRATA.

Il paraît que les vœux sont unanimes. Je vais donc vous exposer mes moyens d'exécution. Nos maris viennent de s'accorder une trêve de quelques jours. Nous reverrons aujourd'hui ces chers objets de nos sollicitudes. Depuis longtems éloignés des femmes, ils aimeront même les leurs. Au retour d'un long voyage, un mari est presque un amant. C'est ici que notre art doit triompher; c'est ici qu'il faut du courage. Ecoutez-moi: si vous cédez à leurs transports, vous êtes perdues. Bientôt ils vous traiteront en épouses; ils s'arracheront de vos bras, et recommenceront cette guerre cruelle qui nous les enlevera pour des années, et peut-être pour toujours. Profitez donc du desir qui les ramène; résistez-leur, mesdames, résistez; voyez sans pitié leurs larmes, écoutez sans effroi leurs menaces; dites-leur qu'un serment redoutable vous fait une loi de votre refus, et lorsqu'ils seront au désespoir, envoyez-les tous vers moi.

ASTIOCHE.

Comment?

LISISTRATA.

Je leur signifierai qu'ils ne retrouveront des épouses tendres et obéissantes, que quand ils auront fait une paix solide et durable.

SPIO.

C'est fort, mais c'est beau.

ASTIOCHE.

Doucement. Consultons nos forces ; et ne promettons que ce que nous sommes en état de tenir.

LISISTRATA.

Qu'osez-vous dire, Astioche ? Seriez-vous assez faible pour nous trahir ?

ASTIOCHE.

Je suis tendre et fidelle.

LISISTRATA.

Eh bien ! pourriez-vous préférer le bonheur d'un moment, au bonheur de la vie ?

ASTIOCHE.

Vous avez raïson, je me résigne.

LISISTRATA.

Et vous, Carite ?

CARITE.

J'y ferai mon possible.

LISISTRATA.

Votre possible.

CARITE.

Ma tante écoutez-moi :

AIR : *Je croyais pouvoir en tous lieux* (des Sabines).

N°. 12.

J'ai pu, fidelle à mon devoir,
Repousser l'amant le plus tendre ;
Sans m'attendrir j'ai pu le voir,
Sans l'écouter j'ai pu l'entendre :
Mais c'est un époux qu'à mon cœur
Va rendre enfin le ciel prospère. . . .
Faut-il refuser le bonheur
Quand depuis deux ans je l'espère ? } *bis.*

LISISTRATA.

Jeune imprudente, si la guerre recommence, ton mari peut-être va périr. . . .

CARITE.

Ma tante, n'achevez pas ; je me résigne.

LISISTRATA.

Et vous, mesdames?

CARITE.

Eh! qui de nous pourrait se refuser à une mesure aussi sage que nécessaire! c'est perdre pour gagner, c'est attendre pour posséder, c'est refuser pour tout avoir.

SPIO.

Nous sommes persuadées.

CARITE.

Nous sommes convaincues.

ASTIOCHE.

Nous donnerons l'exemple.

CYANE.

Nous vous imiterons.

LISISTRATA.

Vous dirai non, jusqu'à la paix?

TOUTES.

Nous dirons, non.

CHOEUR.

AIR: *C'est bien fort pour nous.*

N°. 13.

C'est bien fort pour nous!
Mais qu'il sera doux
De dire à nos époux:
Çà, plus de courroux!
Guerriers trop jaloux,
Suspendez vos coups;
Quand vous aurez donné la paix à tous,
Nous serons à vous.

LISISTRATA

Nous avons juré de garder le secret. Le serment que nous allons faire est bien d'une autre importance; jurons sur cet autel, de résister aux menaces, aux caresses, aux larmes même de nos maris, jusqu'à ce qu'ils aient signé une paix solide et durable. C'est par Junon que nous allons jurer, par Junon protectrice du mariage, par la terrible Junon, qui perça les yeux du devin Tirésias qui l'avait offensée, et qui percera les vôtres, si vous êtes parjures.

CHOEUR.

AIR : *De l'hymne de la Saint-Jean.*

N°. 14.

Non, sainte Junon,
Non,
Qui jure par ton
Nom
Ne trompe jamais ;
Mais,
Si pourtant mon serment
Ment,
Punis mon forfait,
Et
Pour percer mes deux
Yeux,
Tiens tous tes
Traits
Prêts.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTES, MACHAON.

MACHAON.

MES dames...

ASTIOCHE

Quel est le profane qui trouble nos mystères ?

MACHAON.

Pardon, vénérables dames, mais j'ai une grande nouvelle à vous apprendre !

LISISTRATA.

Parle.

MACHAON.

Sur les rives du Céphise, on voit une foule de soldats.

LISISTRATA.

Ce sont nos maris qui reviennent.

MACHAON.

C'est ce qu'on dit. On parle d'une trève de trois jours....

ASTIOCHE.

Comment ! ils nous accordent tout cela !

MACHAON.

Il semble même qu'Éole et Neptune conspirent avec Mars pour nous rendre nos amis; on voit une flotte nombreuse qui s'approche du pirée.

CARITE.

O Dieux! quelle joie!

LISISTRATA.

Voici l'instant.

ASTIOCHE.

Voici la crise.

LISISTRATA.

Songez à vos sermens. Vous y serez fidelles?

LES JEUNES.

Hélas! oui.

LISISTRATA.

Oseriez-vous être parjures?

LES VIEILLES.

Hélas! non.

LISISTRATA.

Rentrez donc dans vos demeures, et attendez avec courage l'accueil de vos époux; soyez sûres qu'avant la fin du jour, Vénus leur aura inspiré des intentions pacifiques.

CHOEUR et MARCHE.

AIR: *Dieu d'amour....* (des Sammites.)

N°. 15.

Dieu d'amour,
En ce jour,
Viens contre Mars nous défendre:
Un desir,
Un soupir,
Suffit pour nous trahir.
Notre cœur est si tendre!
Si puissans sont tes traits!
Force nos époux à nous rendre
Tes plaisirs et la douce paix.

(Elles sortent.)

SCÈNE VI.

MACHAON *seul.*

Elles sont entrées en cérémonie, et sorties de même ; elles ont fait un sacrifice et un serment, le cas était grave. Elles ont laissé du vin.... Voyons si le vin sacré vaut mieux que le profane. (*Il boit dans la coupe.*) C'est du vin des Dieux, et Bacchus en vaut bien un autre. Il faut avouer que la religion des Grecs est bien aimable, on peut s'y griser par dévotion. Aussi j'ai toujours passé pour le plus religieux des hommes.

AIR : *De tous les Dieux que la fable.*

N°. 16.

Quoique les Dieux dans l'olympe
Soient tous plus ou moins fameux,
Ne croyez pas que j'y grimpe
Pour m'ennuyer avec eux.
Chacun peut dans la jeunesse
Occuper quelques instans ;
De l'amour courte est l'ivresse,
Mais on peut boire en tout tems.

Thaïs, ma femme, viens ici.

SCÈNE VII.

MACHAON, THAIS.

MACHAON.

Viens m'aider à enlever tout cela.

THAIS.

Elles sont parties ?

MACHAON.

Je voudrais bien savoir ce qu'elles ont machiné ici. Il faut qu'il soit question de l'honneur du corps, pour avoir mis tant d'importance.

THAIS.

Ah ! tu le sauras bientôt.

MACHAON.

Sans doute, elles ont juré de ne rien dire. Je crois qu'il

s'agit d'une conspiration. Il serait plaisant, que dans l'absence de leurs maris, les femmes eussent voulu s'emparer du gouvernement.

THAIS.

Les choses n'en iraient pas plus mal. Mais il ne s'agit pas de cela.

MACHAON.

Le saurais-tu ?

THAIS.

Je le sais.

MACHAON.

Comment ?

THAIS.

En écoutant.

MACHAON.

Tu as osé écouter ?

THAIS.

Elles avaient juré de ne rien dire, mais j'avais juré de tout savoir ; ainsi il fallait bien écouter.

MACHAON.

Ah ! c'est juste. Eh bien !

THAIS.

Elles veulent forcer leurs maris à nous donner la paix.

MACHAON.

Les femmes veulent la paix ? dis-moi donc cela, ma petite ; cela est curieux.

THAIS.

Et pour y parvenir, elles ont juré d'être cruelles avec leurs maris.

MACHAON.

Elles ont juré d'être cruelles ? (*il prend la coupe*) moi, j'ai cent fois juré de ne plus boire.

(*Il boit.*)

THAIS.

Avec les hommes d'à présent, ces sermens là ne risquent rien. Les maris d'aujourd'hui nous laissent fort en repos.

MACHAON.

Les maris d'aujourd'hui ! ceux d'autres fois valaient-ils mieux ?

THAIS.

On le dit, du moins. Nous n'avons plus de Thésée, de Pirithoüs....

MACHAON.

Tu ne nommes pas le plus fameux. Et tu crois que les maris d'à présent sont moins...

THAIS.

Je le sais bien, peut-être.

AIR : *Nouveau.*

Un homme, lorsqu'il est amant,
Nous entretient à tout moment
Et de plaisirs et de tendresse ;
Est-il époux ! quel changement !
Alors il prêche éloquemment
La modestie et la sagesse.

MACHAON.

Va, ma femme, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. N'envions pas le tems passé, nous valons bien nos grands-pères. Écoute la chanson de Callimaque, elle te prouvera que ce qu'on perd d'un côté, on le gagne de l'autre.

THAIS.

Eh bien, qu'est-ce que dit ton Callimaque?

MACHAON.

AIR : *Nouveau.*

N°. 17.

Nos bons aïeux, dans leurs couplets,
Se plaignaient souvent des cruelles ;
Aujourd'hui nos vers indiscrets
N'accusent que des infidelles.
Amis, n'en soyons pas jaloux,
Notre sort, je crois, n'est pas pire ;
Car ce qu'ils faisaient mieux que nous,
Nous savons beaucoup mieux le dire.

THAIS.

Oh ! c'est bien dit cela.

MACHAON.

Deuxième couplet.

Laissons nos aïeux se vanter
De leur vigueur, de leur souplesse ;
Nous pouvons au moins nous flatter
De mieux connaître la sagesse :
Si nous avons plus faibles corps,
Notre ame est de meilleure étoffe ;
De puis que les hommes sont morts,
Tout ce qui vit est philosophe.

THAIS

Oh ! il a bien raison, depuis que les hommes sont si savans, ils ne valent plus rien du tout.

MACHAON.

Mais en revanche, nous avons, des Pythagoriciens, des Stoïciens, des Phyrhoniens, des Péripatéticiens.

THAIS.

Et des musiciens.

MACHAON.

Et chacun voudrait nous mener à sa manière, lorsqu'ils ne savent pas seulement élever leurs enfans ; mais je ne cesserai de leur dire :

AIR : *De Joconde.*

N°. 18.

Tel qui pour nous donner des lois,
Bâtit un beau système,
Devrait d'abord savoir, je crois,
Se gouverner lui-même ;
S'il a trouvé pour les états,
La règle la plus sage,
Pourquoi ne l'observe-t-il pas
Dans son petit ménage ?

(*On entend du bruit dans le fond.*)

MACHAON.

Ah ! voilà nos guerriers revenus.

(*Darès traverse le théâtre en poursuivant Carite.*)

Qui est-ce qui court là bas ? N'est-ce pas notre jeune maître ?

THAIS.

Un mari qui court après sa femme... Prodige !

MACHAON.

Cette femme a juré d'être cruelle.

THAIS.

Aussi, elle s'enfuit.

MACHAON.

Voilà un serment bien aventuré.

(Ils emportent l'autel, et sortent.)

SCÈNE VIII.

DARÈS, CARITE, rentrent en courant.

DARÈS.

CARITE, vous me direz ce que cela signifie.

CARITE.

Non, je ne vous le dirai pas.

DARÈS.

Vous me fuyez?

CARITE.

Parce que je vous aime trop.

DARÈS.

Belle preuve! après deux ans d'absence...

CARITE.

Ah! je le sais bien.

DARÈS.

Ne suis-je pas votre époux?

CARITE.

C'est pour cela que je vous fuis.

DARÈS.

N'ai-je pas des droits sur vous?

CARITE.

AIR : *Mais ce n'est pas pour aujourd'hui.*

N°. 19.

Oui, je le sens, je suis ta femme,
Et notre hymen fait mon bonheur ;
Je connais tes droits sur mon cœur,
Sur ma personne, sur mon ame....
Mon cher époux, mon doux ami,
Plus de tristesse, plus d'ennui !

Tu auras mon amour, ma constance, mes caresses, tout enfin...

Mais ce n'est pas pour aujourd'hui....

DARÈS.

Mais au moins, dites-moi...

CARITE.

Il m'est défendu de dire.

DARÈS.

Regarde – moi, cruelle.

CARITE.

Il m'est défendu de regarder.

DARÈS.

Tu te refuses à mes embrassemens ?

CARITE.

Il m'est défendu d'embrasser.

DARÈS.

Et qui t'en empêche ?

CARITE.

Les Dieux.

DARÈS.

Qu'est–ce que les Dieux ont à démêler ici ?

CARITE.

Si je t'embrasse, Junon me percera les yeux, et je ne pourrai plus te voir.

DARÈS.

Junon ! les Dieux ! As–tu perdu la raison ?

CARITE.

Non, puisque je résiste.

DARÈS.

Tu me désespères.

CARITE.

Je me désespère aussi.

DARÈS.

Sais-tu ce qu'il m'en coûte pour me contenir ?

CARITE.

Sais-tu ce qu'il m'en coûte pour résister ?

DARÈS.

AIR : *N'en demande pas davantage.*

N°. 10.

Si je ne puis tout obtenir,
Carite, hélas ! sois moins sauvage,
Et que d'un heureux avenir
Un baiser du moins soit le gage.

CARITE.

Je le voudrais bien,
Mais tu n'auras rien....
N'en demande pas davantage. (*bis.*)

DARÈS.

Quoi ! tu me repousses, moi ton époux ?

CARITE.

J'ai juré de repousser.

DARÈS.

Mais qui t'a fait jurer ?

CARITE.

Ma tante.

DARÈS.

Qui pourra m'expliquer.....

CARITE.

Ma tante, ma tante, ma tante.

DARÈS.

Maudite tante ! C'en est donc fait, il faut que je quitte... Cruelle, cruelle !

CARITE.

Ah! c'est bien vrai, cruelle pour moi; mais, mon ami....

AIR: *Si vous saviez comment mon père.*

N°. 21.

Au lieu de vouloir me contraindre
A rompre un funeste serment,
Tu devrais bien plutôt me plaindre....

DARÈS.

Vous êtes à plaindre vraiment!

CARITE.

Ah! je sais bien que je m'abuse,
Tems passé n'est jamais rendu:
Et quand une femme refuse,
C'est toujours autant de perdu. (1) } bis.

DARÈS.

Pourquoi donc fais-tu la cruelle?

CARITE.

J'ai juré, te dis-je.

DARÈS.

Tu as fait une sottise.

CARITE.

Je le sais bien, mais je ne serai pas parjure.

DARÈS.

Et moi que vais-je devenir! dans l'excès de mon amour, que vais-je faire?

CARITE.

Allez trouver ma tante.

---

(1) Qu'est-ce que demande Darès? un baiser. Il l'a dit dans le couplet précédent. Qu'est-ce que Carite lui refuse? un baiser. De quoi est-il réellement question? d'un embrassement, d'un baiser. Je n'ai dit que cela, tant pis pour vous si votre imagination est plus indécente que ma plume. Un mari, de retour d'un long voyage, a-t-il le droit d'embrasser sa femme, même sur le théâtre? J'ai donc pu le dire: voyez-y ce que j'y mets, et non ce que vous voulez y voir.

Le public a ri et applaudi; il a fait répéter ce couplet; mais les scrupuleux ont crié au scandale. En songeant au *baiser* ils faisaient un verbe d'un substantif, faute que je n'ai faite nulle part.

DARÈS.

C'est très-agréable.

CARITE.

Tous les maris iront chez elle.

DARÈS.

Et que fera-t-elle de tous ces gens là ?

CARITE.

Elle leur dira le secret.

DARÈS.

Voila une terrible tante.

CARITE, *pleurant.*

Tiens, cela me fait plus de peine qu'à toi.

DARÈS.

AIR : *Tout comme a fait ma mère.*

N°. 22.

Eh ! quoi donc, ma chère Carite,
Tu veux me traiter sans pitié ?

CARITE.

Je le dois, et si je t'évite,
C'est te prouver mon amitié.

DARÈS.

Belle amitié !

Vois, vois, vois ton amant....

CARITE.

Mais, mais, mais mon serment....
Je ferai, quoiqu'il me tourmente,
Ce que fera.... ma tante.

DARÈS.

Chère Carite, donne au moins cette main en signe d'amitié.

CARITE.

Prends-là donc, car je ne la donnerai pas.

DARÈS.

Et le bras, tu n'as pas juré de me le refuser....

CARITE.

Je ne m'en souviens pas.

DARÈS.

Et ce cœur, as-tu fait serment de le reprendre ?

CARITE.

Non, car je n'ai pas juré de bon cœur.

DARÈS.

Et ces yeux, où l'amour brille malgré toi ?....

CARITE.

Ce n'est pas de ma faute, je fais ce que je peux pour les faire taire.

DARÈS.

Et cette bouche charmante !....

CARITE.

C'est-elle qui a juré.

DARÈS.

Il faut l'en punir. (*Il veut lui donner un baiser.*)

CARITE, *en s'éloignant.*

Ah ! je suis perdue !

DARÈS.

Tu me fuis encore !

CARITE.

Il était tems.

DARÈS.

Viens dans mes bras.

CARITE.

Allez trouver ma tante.

DARÈS.

Je meurs d'amour.

CARITE.

Allez trouver ma tante.

DARÈS.

Non, mais je vais trouver son mari. Le général saura mettre ta tante à la raison. Nous verrons si après avoir vaincu les Spartiates, il nous faut encore faire la guerre avec nos femmes.

CARITE.

Ne faites pas la guerre, faites la paix.

DARÈS.

Que veux-tu dire ?

CARITE.

Écoute, cher ami. On m'a défendu de te révéler le secret; mais.... faites la paix, tu m'entends, faites la paix, et tout s'arrangera.

DARÈS.

La paix !

CARITE.

Devine donc, car je ne dirai rien.

DARÈS.

Ah ! je crois entendre. Complot de femmes !

CARITE.

Oui.

DARÈS.

Pour nous forcer à faire....

CARITE.

Oui.

DARÈS.

Et vous avez juré de ne pas....

CARITE.

Oui.

DARÈS.

Et vous êtes fâchées d'avoir juré ?

CARITE.

Oh ! oui.

DARÈS.

Votre serment sera rompu, et nous....

CARITE.

Oh ! oui.

DARÈS.

Attends moi, attends.

CARITE.

Écoute encore.

AIR : *De danse, d'Armide.*

Oui, pars, mais reviens vîte ;
Viens nous rendre la paix ;
Viens consoler Carite
Des maux qu'elle t'a faits.
Tu sais combien je t'aime !
Et si j'ai résisté,
Ami, plus qu'à toi-même
Le refus m'a coûté.
Hélas ! si j'ai pu feindre,
N'accuse pas mon cœur,
On est assez à plaindre
Quand on fuit le bonheur.

DARÈS.

Oui, ma chère, attends ;
Dans peu d'instans,
Je reviendrai,
J'accourerai ;
Te reverrai,
Te trouverai
Fidelle et tendre :
Bientôt vos époux
A vos genoux
De vos sermens
Trop imprudens
Vous puniront,
Vous forceront
A les entendre.
Le général m'écoutera,
Les rebelles il punira,
Aux faibles il pardonnera ;
Votre serment se trahira,
Et le parjure vous plaira.
Mais ton époux t'excusera,
A tes genoux il tombera,
A ta voix il se calmera,
Tout ton chagrin s'appaisera :
Un baiser me consolera....

(Reprise de l'air, en duo.)

CARITE.

Oui, pars, mais reviens vîte,
Viens nous rendre la paix ;
Viens consoler Carite
Des maux qu'elle t'a faits.

DARÈS.

Je pars et reviens vîte,
Pour combler tes souhaits ;
Pour consoler Carite
Et nous rendre la paix.

CARITE.

Tu sais combien je t'aime,
Et si j'ai résisté,
Ami, plus qu'à toi-même
Le refus m'a coûté.
Hélas ! si j'ai pu feindre,
N'accuse pas mon cœur :
On est assez à plaindre
Quand on fuit le bonheur.

DARÈS.

Je sais que ton cœur m'aime,
Et s'il m'a résisté,
Presqu'autant qu'à moi-même
Le refus t'a coûté.
Non, non, je n'ai pu craindre,
Je connais trop ton cœur :
Il fut assez à plaindre
En fuyant le bonheur.

SCÈNE IX.

CARITE, *seule.*

QUE je suis heureuse de n'avoir rien dit ! ce qu'il sait, il l'a deviné, car je n'ai pas ouvert la bouche. J'ai cependant cru qu'il me presserait davantage.... J'avais une peur.... on n'est guère fort quand on a peur. Oh ! il a bien fait de s'en aller, car je n'avais plus de forces.... que tout juste.

AIR : *Ah ! maman, que je l'échappe belle,*

N°. 24.

Ah ! Junon ! (1)
Que je l'échappe belle !
Toujours dire non,
Femme le veut et le peut-elle ?
Ah ! Junon !
Que je l'échappe belle !
Un moment de plus
Et mes sermens étaient rompus.

Si long-tems
Ai-je pu me défendre,
Quand ses yeux charmans
Me regardaient d'un air si tendre ?
Je le sens,
J'étais prête à me rendre ;
Ah ! je jure bien
De ne jamais jurer de rien....

Ah ! Junon ! etc.

(1) Les scrupuleux ont blâmé cette apostrophe à Junon. Carite a juré de ne pas embrasser son mari, elle a failli violer son serment ; elle peut donc dire : Que je l'échappe belle. Un capucin même n'en serait pas choqué.

SCÈNE X.

CARITE, LISISTRATA.

LISISTRATA.

Ma chère Carite, quel beau jour pour moi ! mon projet a réussi au-delà de mes espérances. Les pauvres maris, rebutés par leurs épouses, parcourent la ville comme des insensés, se demandant les uns aux autres quel crime attire sur eux la colère des Dieux et des femmes. Je jouis de leur douleur, de leur désespoir, de leurs plaintes ridicules, oh ! mon triomphe est à son comble.

CARITE.

Et votre époux !....

LISISTRATA.

Il n'est point encore de retour ; il ignore tout, je l'attends. Vous sentez bien, ma nièce, que moi qui ai inventé le projet, ourdi la trame, conduit la conspiration, je me signalerai de même par la noblesse de ma résistance et l'inflexibilité de mon caractère. Mais vous, Carite, avez-vous vu votre époux ?

CARITE.

Oui ma tante, et grace au ciel il m'a quitté, car je commençais....

LISISTRATA.

Comment ?...

CARITE.

Rassurez-vous, je n'ai rien dit, rien fait de contraire à mon serment, et le ciel, qui a bien voulu me protéger m'a donné, je ne sais comment, une force qui m'étonne encore.

LISISTRATA.

A la bonne heure ! Maintenant, je vous reconnais pour ma nièce.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTES, ASTIOCHE.

ASTIOCHE.

AIR : *Ah! mon seigneur! ah! mon seigneur!*

N°. 25.

Ah! je me meurs! ah! quel tourment!
Ah! maudit soit notre serment!
Jusqu'à présent j'ai résisté,
Jugez ce qu'il m'en a coûté :
Mon mari ne fait que pleurer,
Et dit qu'il faudra l'enterrer.

Le cher homme est si caressant,
Et son amour est si pressant!
Je le voyais à mes genoux,
Il me disait d'un ton si doux
Qu'il se donnerait le trépas
S'il ne possédait mes appas. (1)

LISISTRATA.

O ciel! qu'osez-vous dire? vous, Astioche? à votre âge!

ASTIOCHE.

A mon âge! et c'est justement à mon âge qu'on n'a plus le tems de quereller un mari. Je suis tendre, voyez-vous, et depuis le retour du cher homme, je me sens vive comme une fille de quinze ans.

LISISTRATA.

Voyez cette jeune femme, elle a plus de courage que vous.

ASTIOCHE.

Cela se peut bien, mais est-elle aussi tendrement aimée!

LISISTRATA.

Patientez au moins jusqu'à la fin du jour.

(1) Dans toutes les pièces de théâtre, il est question de posséder des appas, des charmes, etc. C'est la phrase banale des amans qui vont se marier. Astioche serait-elle plus dangereuse en appas que toutes les héroïnes de comédie? Je n'aurais jamais cru que les appas d'Astioche fissent plus d'impression sur les scrupuleux que ceux de la Vénus de Médicis.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTES, MACHAON.

MACHAON.

GRANDE dame, voici le général.

LISISTRATA.

Laissez-moi, laissez-moi seule; je vais en un instant vous rendre la paix, et terminer vos peines. J'ai commencé l'œuvre, je vais l'achever.

ASTIOCHE.

Lisistrata, j'attendrai, j'attendrai... Je vous donne une heure.

LISISTRATA.

C'est trop. Sortez, et fiez-vous à moi.
(*Carite, Astioche et Machaon sortent.*)

SCÈNE XIII.

LISISTRATA, *seule.*

VOICI l'instant : il va venir, ivre d'amour, brûlant d'impatience, tendre comme un amant... Oh! Lisistrata! quelle gloire! Les femmes d'Athènes vont t'élever une statue.

SCÈNE XIV.

LISISTRATA, MÉRION ET DARÈS.

(*Mérion fait signe à Darès qui sort. Il s'approche de Lisistrata, la salue avec respect, et va s'asseoir loin d'elle, en soupirant.*)

LISISTRATA, *à part.*

QUEL accueil! il m'a vue, et n'a pas volé dans mes bras!...

MÉRION, *soupirant.*

Ah!

LISISTRATA.

Seigneur, c'est ainsi que vous revoyez votre épouse !

MÉRION.

Hélas (1) !

LISISTRATA.

Auriez-vous éprouvé quelque revers ?

MÉRION.

Non.

LISISTRATA.

On dit que vous avez remporté la plus belle victoire.

MÉRION.

Je suis vainqueur ; hélas !

LISISTRATA.

Vous avez forcé les ennemis à demander une trève.

MÉRION.

Oui.

LISISTRATA.

Et quand cette trève vous permet de revoir une épouse fidelle, vous l'abordez avec froideur, et ne daignez pas seulement la regarder.

MÉRION.

Oh ! ma chère Lisistrata, ne m'interrogez point... n'approchez pas de moi... Oh ! hélas ! hélas !

LISISTRATA.

Vous me direz au moins ce que cela signifie.

MÉRION.

Je vous le dirai.... Mais cachez-moi votre douleur et vos charmes... ils me rendraient parjure...

---

(1) Les *hélas* de Mérion ont paru indécens. Ils peuvent être de mauvais goût, mais certainement ils n'ont rien d'indécent que dans l'imagination des scrupuleux. Ils sont expliqués par ce qui suit, et il ne faut pas condamner sans entendre. Je n'aurais jamais cru que ces hélas fussent du ressort de la police.

LISISTRATA.

Parjure !

MÉRION.

Écoutez et plaignez-moi. La calomnie, qui s'attache toujours à noircir les vertus, a présenté votre époux comme un traître, qui était d'intelligence avec les ennemis de l'Etat...

LISISTRATA.

Est-il possible ?

MÉRION.

On a répandu dans le camp que je m'étais laissé corrompre, et que je voulais forcer Athènes à faire une paix honteuse.

LISISTRATA.

Il y a-t-il de la honte à faire la paix.

MÉRION.

Mais j'ai assemblé nos guerriers, et pour leur donner un gage d'honneur et de loyauté, j'ai juré que je ne me livrerais à aucun repos, que je ne goûterais aucun plaisir, et que je n'approcherais pas des objets qui me sont les plus chers, tant que Sparte ne serait pas détruite.

LISISTRATA.

Peut-on faire un serment pareil ?

MÉRION.

Je n'en sais rien ; mais quand on l'a fait, il faut le tenir.

LISISTRATA.

Vous avez juré....

MÉRION.

De ne point approcher de vous.

LISISTRATA.

Mais peut-on faire un serment pareil ?

MÉRION.

Je ne suis entré chez moi que pour vous en instruire ; adieu !

LISISTRATA.

Vous me quittez ?

MÉRION.

Il le faut, ma chère; le soleil ne tardera pas à se cacher dans l'onde; et si je passais la nuit chez vous, on n'hésiterait pas à me croire parjure.

LISISTRATA.

Mais, encore une fois, peut-on faire un serment pareil?

MÉRION.

Il m'afflige autant que toi.

LISISTRATA.

Non, tu ne saurais croire combien il me tourmente.

MÉRION.

Il faut s'y soumettre.

LISISTRATA, *à part.*

Comme cela dérange mes projets!

AIR: *On doit soixante mille francs.*

N°. 16.

Eh quoi! vous allez me laisser
Sans même vouloir m'embrasser!
C'est ce qui me désole.

MÉRION, *s'approchant.*

Un baiset me plairait vraiment....
(*en s'écartant.*) Mais non, je garde mon serment,
C'est ce qui me console. (*bis.*)

LISISTRATA.

Même air.

Mais, mon ami, qui le saura?
Personne ici ne nous verra:
Qu'un baiser me console. (*bis.*)

MÉRION.

(*tendrement.*) Je voudrais voler dans tes bras....
(*fortement.*) Mais un général ne doit pas
Manquer à sa parole. (*bis.*)

LISISTRATA

Autre fois j'avais plus d'empire sur vous.

AIR : *Quand j'étais dans mon jeune âge.*

N°. 27.

Quand j'étais dans mon jeune âge,
Aurais-tu fait ce serment ?
Avant notre mariage,
Tu m'aimais bien autrement !
Depuis, contre la rendresse,
Ton cœur s'est bien aguerri....
J'étais alors ta maîtresse :
Tu n'es plus que mon mari.

MÉRION.

Mais, ma chère, sois donc raisonnable ; sais-tu où m'entraîne ta séduction ?

LISISTRATA, *vivement.*

Oui.

MÉRION.

AIR : *Des pendus.*

N°. 28.

Hélas ! qu'il est cruel, hélas !
De résister à tant d'appas !

LISISTRATA.

Va, le serment n'est qu'un parjure,
S'il est contraire à la nature ;
Ne crains pas le courroux des Dieux....

MÉRION.

Eh bien ! reçois donc.... mes adieux.

LISISTRATA.

Vos adieux ! non je ne les reçois point. Ingrat, tu me quittes.....tu retournes au camp sans embrasser ton épouse. O ciel ! quelle honte pour moi ! Toutes les Athéniennes vont retrouver leurs maris, et moi j'ai un mari qui ne veut pas retrouver sa femme. As-tu juré de me faire mourir ?

AIR : *Quel désespoir.*

N°. 29.

Pour un baiser
Crains tu de paraître coupable ?
Un seul baiser
Peut-il jamais se refuser ?

MÉRION.

Hélas ! comment oser ?
J'ai fait un serment redoutable.

LISISTRATA.

Ami, tu peux oser,
L'amour fera tout excuser.

ENSEMBLE.

LISISTRATA.

Pour un baiser
Crains-tu de paraître coupable ?
Un seul baiser,
Ingrat, peux-tu le refuser ?

MÉRION.

Pour t'appaiser,
De tout mon cœur se sent capable.
Mais un baiser,
Non, non, je crains d'en abuser.

LISISTRATA.

Mon ami, ne sois pas insensible, mon cœur est déchiré, mon espoir déçu, mon orgueil humilié; vois ton épouse à tes pieds, ne l'accable pas de ton indifférence.

MÉRION.

Tu le veux, j'y consens....Dieux et Déesses, fermez les yeux. (*Il l'embrasse.*)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, toutes les FEMMES, puis les GUERRIERS.

(*Les femmes voient Lisistrata embrasser Mérion*).

CHŒUR.

AIR : *Fin du quatuor de Félix.*

TOUTES LES FEMMES.

O ciel ! ô ciel ! est-il possible ?
Lisistrata nous trompe et trahit ses sermens !

LISISTRATA.

Eh ! que m'importent vos sermens !
Ceux de l'amour sont plus puissans !

CHOEUR.

O ciel! est-il possible?
Vous fites ce complot horrible,
Et vous manquez à vos sermens!

ASTIOCHE.

Un tel attentat ne peut rester impuni. Quoi! quand nous avons eu toutes le courage de résister, celle qui nous a fait faire un serment indiscret et dangereux, est la première à le violer! Rappelez-vous ces terribles paroles:

Non, sainte Junon,
Non,
Qui jure par ton
Nom, etc.

TOUTES LES FEMMES.

Il faut nous venger.

CARITE.

Ah! ma tante, qu'avez-vous fait?

TOUTES LES FEMMES.

Il faut la punir.

MÉRION.

Doucement, mesdames, calmez votre fureur: personne ici n'est coupable.

LES FEMMES.

Et nos sermens.

MÉRION.

Vous en êtes dégagées.

ASTIOCHE.

O dieux! serait-il vrai?

MÉRION.

Vous avez juré d'être cruelles jusqu'à la paix, eh bien! apprenez que ce n'est point une trève que je viens vous annoncer, mais une paix, signée, conclue, parfaite et solide.

TOUTES LES FEMMES.

Dieux!

MÉRION.

Oui, la paix est faite, vous dis-je : je voulais différer de vous l'apprendre ; mais je vois combien il est important pour vous de le savoir.

LISISTRATA.

Oh ! mon ami, comme cette paix vient à propos !

MÉRION.

Mesdames, remercions le ciel de ce qu'il ne vous a pas laissé le tems d'être parjures ; mais ne jurez plus.

TOUTES LES FEMMES.

Oh ! jamais ! jamais !

(*Les Femmes se mêlent aux Guerriers et chantent.*)

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR : *Chantons l'hymen, chantons l'amour.*

N°. 31.

Chantons la paix, chantons l'amour ;
Que tout s'anime en ce beau jour !
Chantons la paix, chantons l'amour,
Tous les plaisirs sont de retour.

LISISTRATA.

Pardonnez à vos femmes
Un serment indiscret....

MÉRION.

Nous savons que ces dames
N'ont juré qu'à regret....

CHOEUR.

Chantons, etc.

ASTIOCHE.

Cette paix là me rajeunira de dix ans !

MÉRION.

Allons tous au temple en rendre graces aux Dieux ! Pallas fit notre gloire, que Minerve fasse notre bonheur.

LISISTRATA.

AIR : *Du tems.*

N°. 32.

D'un vainqueur l'on chante la gloire ;
Mais que l'on aime le guerrier
Qui, dans le champ de la victoire,
Fait croître et fleurir l'olivier !
Si son bras étonnait la terre,
Ses mains la couvre de bienfaits....
Honneur à qui fait bien la guerre,
Amour à qui fait bien la paix !

CHOEUR.

Honneur, etc.

FIN.

De l'Imprimerie de BALLARD, rue J.-J. Rousseau, N°. 14.